DES

N° 349.

MALADIES NERVEUSES

DE L'ESTOMAC;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 17 décembre 1833, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR J.-B.-AUGUSTE COLLIN, né à Chamarandes,
Département de la Haute-Marne.

Lorsque l'hypochondriaque commence à se figurer des chimères, gardez-vous de perdre de vue l'estomac, exposé à tant de stimulation !

BROUSSAIS.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,
IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,
rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1833.

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	Messieurs.
Anatomie	CRUVEILHIER, Examinateur.
Physiologie	BÉRARD.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacie	DEYEUX.
Hygiène	DES GENETTES.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. / GERDY.
Pathologie médicale	DUMÉRIL. / ANDRAL, Président.
Pathologie et thérapeutique générales	BROUSSAIS.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	FOUQUIER. / BOUILLAUD. / CHOMEL, Examinateur. / ROSTAN, Suppléant.
Clinique chirurgicale	JULES CLOQUET, Examinateur. / DUPUYTREN. / ROUX.
Clinique d'accouchemens	.....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT, DUBOIS.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Bayle.	Hatin.
Bérard (Auguste), Examinateur.	Hourmann.
Blandin, Examinateur.	Jobert.
Boyer (Philippe).	Laugier.
Briquet.	Lesueur.
Brongniart.	Martin Solon.
Broussais (Casimir), Suppléant.	Piorry.
Cottereau.	Requin.
Dalmas.	Sanson (aîné).
Dubled.	Sanson (Alphonse).
Guérard.	Royer-Collard.
	Trousseau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner ni approbation, ni improbation.

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE.

Gage de tendresse filiale.

A Madame ESNAULT-PELTERIE,

MA TANTE.

Témoignage du plus sincère attachement.

A MON PREMIER MAÎTRE

Monsieur MOUGEOT,

Docteur en médecine ; ancien Médecin des armées ; Médecin en chef de l'hôpital civil de la ville de Chaumont (Haute-Marne), Membre correspondant de l'Académie de médecine, etc.

Reconnaissance.

J.-B.-A. COLLIN.

DES

MALADIES NERVEUSES

DE L'ESTOMAC.

Considérations préliminaires.

Il est dans l'économie humaine un organe qui, placé pour ainsi dire entre la vie organique et la vie animale, remplit une des fonctions les plus importantes de la première, tout en tenant sous sa dépendance les actes les plus nobles de la seconde. Dénaturer les substances alimentaires en les réduisant en une pâte homogène, et concourir ainsi au phénomène général de la nutrition ; imprimer à la volonté, à l'imagination, au caractère moral des modifications prodigieuses, et par là participer aux plus sublimes opérations de l'intelligence : tel est le double point de vue sous lequel j'envisage la physiologie de l'estomac. Digestion et pensée, esprit et chymification, estomac et cerveau, voilà une alliance de mots qui peut bien, aux oreilles des gens du monde, sembler bizarre et mal sonnante, mais qui doit montrer aux médecins le lien si long-temps et si vainement cherché, qui attache le moral au physique, les deux vies de *Bichat* l'une à l'autre, la méde-

cine à la philosophie; j'ai presque dit l'âme à la matière. Sans avoir l'aveugle présomption de déchirer un voile que tant de mains ont à peine soulevé, je vais essayer de chercher quelles sont les conditions normales d'organisation qui établissent ces rapports entre deux ordres de fonctions, en apparence si indépendantes l'une de l'autre; puis je tâcherai de dire comment la disposition morbide de l'estomac retentit à l'organe de la pensée, et, réciproquement, comment l'estomac souffre à son tour des souffrances du cerveau. Je ne m'arrêterai pas aux réflexions affligeantes qu'une pareille étude inspire; sans doute il est triste et humiliant de montrer cette raison dont l'homme est si fier, cette faculté divine qui l'élève si haut dans l'échelle des êtres, irrésistiblement soumise aux influences d'une fonction commune aux animaux du plus bas étage; mais ces hautes considérations, je les laisse au moraliste, et c'est ici que la médecine se confond avec la philosophie.

Des siècles se sont écoulés depuis que, pour la première fois, l'esprit de l'homme a été frappé de ce fait si capital, qu'une digestion pénible appesantit les idées et entrave l'essor de l'imagination, et de cet autre non moins important, qu'un travail intellectuel trop violent arrête ou retarde la digestion stomacale. Cette grande observation, qui semblait devoir éclairer d'une lueur si brillante les sciences morales et physiologiques, est pourtant arrivée presque jusqu'à nous sans explication, ou, pour mieux dire, elle a servi de texte, en traversant les âges, à tout ce que l'esprit humain enfantait d'hypothèses absurdes ou de délirantes rêveries. Les médecins, ignorant les élémens comme les lois de l'organisation, avaient inventé des *vapeurs* qui s'élevaient de l'estomac au cerveau; les philosophes, partant d'un autre principe, avaient imaginé un être qu'ils gratifiaient d'une essence à demi morale, à demi physique, et qu'ils appelaient *médiateur plastique;* d'autres hommes, croyant voir dans les rapports en question la ruine des systèmes religieux qu'ils avaient construits, avaient pris le parti de nier l'influence des organes, et en particulier de l'estomac, sur la pensée. Le jour parut enfin où la science, secouant d'antiques

préjugés, et scrutant d'un œil avide les mystères de la nature vivante, songea à demander au corps les secrets de l'âme, et c'est le scalpel de l'anatomiste qui fut chargé de donner le mot de l'énigme.

Depuis cette époque mémorable où fut imprimée à la science une si puissante impulsion, chaque année fut, pour ainsi dire, marquée par un progrès; chaque jour vit faire un pas de plus vers le vrai; des hommes, doués d'autant de génie et de plus de connaissances qu'aucun des plus sublimes rêveurs des temps passés, firent humblement l'aveu que discuter sur les causes premières, qu'admettre dans le corps un principe immatériel, c'était planer vers une sphère surhumaine, c'était aspirer audacieusement à un ordre de choses dérobées pour toujours aux moyens d'investigation que nous avons reçus avec l'existence. On s'en tint donc à la matière, et avec elle on expliqua tout ce qu'il y a d'explicable dans l'histoire de la vie. Guidée par l'observation et par l'étude des faits, la physiologie assigna sa fonction propre à chaque appareil d'organes, au système pulmonaire la respiration, au vasculaire la circulation, au glandulaire les sécrétions, etc.; et quand il fut question de trouver un siége aux sensations et à toute la série des phénomènes moraux, il fut impossible de se soustraire aux raisons qui signalaient le système nerveux et ses dépendances.

Réunis par cette grande découverte, et soutenus par les travaux des médecins philosophes de la fin du dix-huitième siècle, le physique et le moral étaient déjà désormais inséparables, lorsque apparut sur la scène du monde savant un homme dont le génie ravit encore à la nature un de ses secrets, et ouvrit un nouveau champ d'études et de méditations. Sous l'œil perçant de *Bichat*, l'organisation humaine se décompose, la vie, unique jusque-là, se sépare en deux, la physiologie montre dans un corps vivant deux ordres d'organes, deux ordres de fonctions, et le système nerveux lui-même se divise en deux grandes classes, dont il analyse avec tant de talent les actions respectives. Rien ne manquerait à la gloire du grand homme, dont la science déplorera toujours la mort prématurée, si, ne bornant pas

ses efforts à faire ressortir avec l'admirable sagacité de son esprit les points nombreux par où diffèrent les deux vies qu'il avait découvertes, il eût un peu plus médité sur leurs points de contact ; s'il eût montré le lieu précis de l'organisme où la vie intérieure s'anastomose, si je puis ainsi dire, avec la vie animale. Cette immense lacune, que toutes les branches des connaissances physiologiques sont si intéressées à voir remplir, attend et appelle encore aujourd'hui les méditations des médecins. Je suis persuadé que des recherches entreprises dans ce but fourniraient d'importans résultats, et que la pathologie en particulier y trouverait la solution des nombreux problèmes que lui offre tous les jours la grande classe des maladies nerveuses, et spécialement l'hystérie et l'hypochondrie.

Ces réflexions me conduisent naturellement à l'objet que je me suis proposé d'effleurer dans cette thèse, et me servent de transition pour aborder les névroses gastriques, que je veux surtout étudier sous le rapport de leur influence sur les organes centraux de la vie extérieure. Mais, avant d'entamer l'histoire d'une espèce de maladies dont la nature même a causé tant de controverses, et soulevé dans le monde médical tant et de si ténébreuses discussions, qu'il me soit permis d'exposer ce que j'entends par *névrose*, et d'entrer ici dans quelques développemens.

S'il est incontestable que le système nerveux jouisse en effet des propriétés qui lui sont attribuées, il ne l'est pas moins que sa texture anatomique ne peut en aucune façon rendre compte des phénomènes auxquels il préside ; il est impossible de ne pas reconnaître que dans un nerf il y a, outre la pulpe intérieure et le névrilême qui l'enveloppe, une autre chose dont la nature échappe à nos sens, et qu'aucun de nos moyens d'investigation ne peut atteindre. Quand la volonté ordonne à un muscle de se contracter, et qu'à l'instant le muscle se contracte, il faut bien admettre que, du cerveau jusqu'à lui, une substance, quelle qu'elle soit, s'est dégagée, substance invisible, impalpable, inaccessible à l'action de tous nos sens, mais sans laquelle les phénomènes de la sensibilité ni ceux de la contractilité ne sau-

raient être conçus. Reconnaissons donc que l'action nerveuse est déterminée par une cause spéciale, cause que nous ne pouvons apprécier que par ses résultats, mais dont ces mêmes résultats nous forcent invinciblement à avouer l'existence, quelque étrangers que nous soyons à la connaissance de sa nature. Cette cause, on l'appelle *fluide nerveux*, et beaucoup de physiologistes pensent qu'elle a une essence analogue ou même identique à celle des fluides électrique et électro-magnétique. « J'ai toujours été, je l'avoue, très-porté à penser que l'élec-« tricité, modifiée par l'action vitale, est l'agent invisible qui, par-« courant sans cesse le système nerveux, porte les impressions des « extrémités sensibles aux divers centres, et de là rapporte vers les « parties motrices l'impulsion qui doit y déterminer les mouvemens. » (*Cabanis.*)

Maintenant, cet agent particulier, principe du sentiment et du mouvement, a-t-il une manière d'être fixe et toujours invariable? ou bien est-il, comme tous les élémens de la matière organisée, sujet à cette foule de modifications diverses dont quelques-unes se traduisent par le mot *maladie?* Il est évident que cette question équivaut à celle-ci : La sensibilité est-elle susceptible de dérangemens, ou demeure-t-elle constamment la même sous toutes les influences, et indépendamment de tous les agens qui sont en rapport avec elle? L'observation de tous les instans est là pour répondre. Qu'est-ce donc que l'exaltation et l'affaiblissement des sens, qu'est-ce que le plaisir et la douleur, sinon des modes différens de l'action nerveuse ou de l'agent inconnu qu'on appelle fluide nerveux? Je ne parle que de la sensibilité; mais le même raisonnement s'applique à la contractilité, puisque cette autre propriété des corps vivans est soumise à l'action du même principe. Il me semble donc incontestablement démontre que le fluide nerveux est passible de modifications. Or, une de ces modifications entraîne-t-elle du trouble dans l'économie, du malaise, du dérangement dans l'exercice d'une ou de plusieurs fonctions, elle devient une maladie, c'est une maladie nerveuse : voilà la *névrose.*

Que si on me demande quelle est la nature intime de cette affec-

tion, quel est le genre de lésion de la substance insaisissable qu'elle attaque, je répondrai qu'ici tout est, dans la science, incertitude et ténèbres. Ne connaissant le fluide nerveux lui-même que par ses résultats physiologiques, comment connaîtrions-nous ses anomalies autrement que par leurs effets pathologiques? Mais, parce que nous ne pouvons expliquer une maladie, parce que nous ne pouvons montrer l'élément anatomique qui en est le siége, est-il logique de nous refuser à l'admettre? Non, sans doute.

Je me résume, et je définis la névrose : une altération morbide de l'agent inconnu qui préside à l'action nerveuse, altération qui se traduit toujours par des désordres dans les phénomènes de la sensibilité ou du mouvement sans lésion organique appréciable. Ceci une fois entendu, j'arrive à la description des névroses gastriques en particulier.

Des névroses de l'estomac.

Je comprendrai sous le nom collectif de gastralgie les nuances nombreuses du genre d'affection dont je vais tracer l'histoire, tout en regrettant de n'avoir pu trouver dans la science une expression qui répondît mieux à l'idée que je me fais des maladies nerveuses de l'estomac ; mais j'ai choisi celle-là parce que, de toutes, c'est encore celle qui m'a paru la moins impropre, et que je n'ai pas voulu faire de néologisme. On verra que l'ensemble des symptômes que je détaillerai ressemble beaucoup à ceux que *Cullen* a décrits dans deux chapitres différens, qu'il a intitulés, l'un : *De la dyspepsie*, l'autre : *De l'hypochondrie*. C'est encore à peu près l'*hypochondrie* de *Pinel*, de *Georget*, de MM. *Louyer-Villermay*, *Dubois* d'Amiens et de beaucoup d'autres pathologistes; mais je n'ai pu me décider à adopter ni l'une ni l'autre de ces dénominations. La difficulté de digérer n'étant, d'une part, qu'un symptôme extrêmement vague des névroses gastriques, et, d'une autre, pouvant accompagner une multitude d'affections étrangères à celles-ci, je n'ai pas cru pouvoir employer le mot dyspepsie (δυς, *difficilement*; πεπτω, *je digère*). Celui d'*hypochondrie* me convient moins encore; la maladie qui porte ce nom ayant, dans certains cas, son siége pri-

mitif dans le cerveau, et n'étant, dans d'autres, qu'un symptôme de ce que j'appelle la gastralgie. Je m'en tiendrai donc à cette dernière dénomination, en prévenant toutefois que je fais abstraction complète de son sens étymologique (γαστερ, *estomac*; αλγος, *douleur*), et qu'elle ne signifie, pour moi, rien autre chose que maladie nerveuse de l'estomac.

Je dois, avant d'aller plus loin, prévoir l'objection des personnes qui se plaindraient de n'avoir vu dans ma thèse que l'histoire de l'hypochondrie, et qui m'accuseraient d'avoir placé le siége de cette affection dans l'estomac. Voici, à cet égard, quelle est ma profession de foi : je reconnais, avec *Gall*, *Georget* et MM. *Falret* et *Dubois* d'Amiens, qu'il est une maladie qui consiste primitivement dans une déviation de l'intelligence, une monomanie caractérisée par une préoccupation dominante, spéciale, exclusive (craintes relatives à la santé); j'admets avec ces auteurs que cette maladie est essentiellement cérébrale, et que les désordres qui peuvent survenir plus tard dans les fonctions organiques sont consécutifs à la lésion primordiale de l'intellect. Mais tous les cas qu'on a décrits sous le titre d'hypochondrie ont-ils débuté par l'altération de l'encéphale? Mais la plupart des médecins, depuis *Dioclès* jusqu'à MM. *Broussais* et *Louyer-Villermay*, ont-ils donné dans une erreur absolue en plaçant dans les viscères abdominaux le point de départ de l'affection hypochondriaque? Je ne le pense pas : je crois, au contraire, qu'ils ont été plus souvent dans le vrai que les écrivains distingués qui les ont combattus de nos jours. Le plus fort argument que les partisans de la nouvelle doctrine invoquent en faveur de leur opinion se tire de la nature des causes de l'hypochondrie : « Elles sont, disent-ils, toutes morales, toutes intellectuelles ; l'action des agens physiques est incertaine, hypothétique. » J'adopte entièrement cette proposition, mais je ne vois pas qu'elle soit concluante contre l'ancienne doctrine. En effet, de ce qu'un agent quelconque a porté son action sur un organe, il ne résulte pas nécessairement que cet organe en soit lésé, altéré : ainsi, dans le cas particulier, les causes de l'hypochondrie passent bien par

le cerveau ; mais elles peuvent ne pas l'altérer, au moins primitivement. Qu'une mère, par exemple, voie égorger son enfant sous ses yeux : quel sera tout d'abord le rôle du cerveau? C'est à lui qu'arrivera directement l'impression produite par la vue de l'assassin, par les cris de la victime; c'est lui qui jugera les circonstances de l'événement, qui les comparera, qui réfléchira sur leurs conséquences... Mais, dans tout cela, où est le phénomène pathologique? Comment la cause morale que j'ai supposée a-t-elle altéré le cerveau? En aucune façon ; et jusqu'ici l'économie de la mère n'est pas plus troublée que si elle eût assisté à un spectacle indifférent. Cependant, avec une rapidité indescriptible, l'impression encéphalique s'irradie jusqu'aux viscères, et c'est alors que celui qui correspond à l'instinct de l'amour maternel éprouve un violent ébranlement, lequel réagit ensuite sur le cerveau, etc. Je n'insiste pas sur ces idées; mon but en ce moment est de démontrer qu'on peut, sans se contredire, placer le point de départ de l'hypochondrie dans l'estomac, tout en reconnaissant que cette affection se développe toujours sous l'influence de causes morales. Je reviens à mon sujet.

Définition.

La gastralgie est une affection de l'estomac qui consiste dans un trouble nerveux, dans l'aberration de la sensibilité organique de ce viscère, sans aucune altération de son tissu ; elle est caractérisée par des sensations anormales dans la région épigastrique, tantôt douloureuses, tantôt indolores, quelquefois si bizarres, d'une nature tellement singulière, qu'elles échappent à toute espèce de définition, accompagnées très-souvent de trouble dans la digestion, et toujours de cette altération particulière des fonctions cérébrales à laquelle on a donné le nom d'hypochondrie.

Étiologie.

Les causes de la gastralgie se distinguent en prédisposantes et en occasionelles.

Causes prédisposantes. Les premières sont : 1° l'hérédité ; 2° les tempéramens nerveux et bilieux ; 3° l'âge adulte ; 4° les professions et les conditions sociales ; 5° les excès qui ont ébranlé le système nerveux ; 6° le sexe ; 7° le climat.

La considération de cet ordre de causes est de la plus haute importance ; en effet, l'individu qui, sous ces différens rapports, se trouvera dans des circonstances favorables au développement de la gastralgie, cherchera presque vainement à s'y soustraire, tandis que, dans le cas contraire, il pourrait braver, pour ainsi dire impunément, l'action des causes déterminantes.

L'observation clinique justifie tous les jours la place que je viens d'assigner à l'hérédité ; il est malheureusement trop vrai que les parens transmettent à leurs enfans, dans le cas qui nous occupe, une fatale disposition à la maladie qui a empoisonné leur existence. Quant au tempérament, on peut avancer, en thèse générale, que les individus à constitution molle et lymphatique ne se font pas même une idée de l'espèce de souffrance qu'occasionent les névroses de l'estomac ; ce sont eux qui font sur les malheureux hypochondriaques de très-plaisantes comédies. Qui s'est jamais douté, en riant du désespoir d'Argan, que le personnage que Molière livrait à ses moqueries, était plus digne de pitié que le héros du plus larmoyant de nos drames? La gastralgie s'attaque aussi rarement aux enfans qu'aux vieillards ; c'est parmi les hommes faits qu'elle choisit ses victimes ; c'est à l'âge où, dans son aveugle espérance, l'homme avait placé l'époque des jouissances de la vie, qu'elle le surprend, et le saisit pour ne le quitter qu'au bord de la tombe. Je ne fais que mentionner l'influence des professions et des conditions sociales. Pour traiter à fond cette grande question, il faudrait des volumes ; il faudrait développer cette proposition qui me paraît, à moi, d'une désolante vérité, que le bien-être des hommes est en raison inverse du développement de leur intelligence, que plus ils se rapprochent de la brute, plus ils ont de chances de bonheur ; il faudrait paraphraser et expliquer cette pensée d'Amatus : « La mélancolie suit les grands hommes comme

l'ombre suit le corps » ; il faudrait demander aux mânes de Pascal, de Rousseau, de Zimmermann, etc., le secret de leurs cruelles et inconcevables douleurs ! Je dirai seulement que la gastralgie hypochondriaque est aussi rare chez les artisans qu'elle est commune chez les artistes et les gens de lettres, qu'on en trouve à peine quelques exemples dans les villages, et qu'elle abonde dans les grandes villes. De tous les excès capables de prédisposer à la gastralgie, en ébranlant le système nerveux, les travaux intellectuels et les passions poussées au-delà de leurs justes bornes sont sans contredit les plus puissans ; mais j'en parlerai en traitant des causes prochaines : je dois dire ici que l'abus des plaisirs des sens, les débauches en tout genre deviennent chez beaucoup d'individus le point de départ des accidens. La circonstance du sexe n'est pas non plus tout à fait sans importance : il est hors de doute que la gastralgie est plus commune chez les hommes que chez les femmes. La source de cette préférence doit se chercher dans la différence des occupations, du genre de vie, des habitudes, etc.; toutefois ceci ne doit être entendu que d'une manière très-générale ; et, à Paris surtout, les médecins qui pratiquent dans les classes élevées de la société rencontrent tous les jours de malheureuses jeunes femmes qui, au sein de l'abondance et du luxe, entourées de tous les élémens du bonheur, passent la moitié de leur vie dans les larmes, tourmentées qu'elles sont par toutes les formes de la singulière névrose que j'étudie ; et c'est ici, pour le dire en passant, que viennent échouer une foule d'hommes, vrais prodiges de science en anatomie pathologique, et profondément versés dans la connaissance de toutes les lésions organiques imaginables, mais plongés dans une ignorance complète sur tout ce qui concerne les propriétés du système nerveux, ses maladies et sa thérapeutique. « Madame a ses vapeurs, » dit-on en souriant ; et on laisse Madame en proie à une espèce de souffrances dont on ne se fait une idée que quand on les a éprouvées soi-même. Enfin les maladies nerveuses de l'estomac et des autres viscères abdominaux sont évidemment soumises à l'influence des climats : tout le monde sait qu'elles sont beaucoup plus fréquentes en

Angleterre, en Hollande et dans le nord de la France que dans les contrées méridionales de l'Europe : nous verrons que cette observation se lie avec l'action des passions tristes et mélancoliques qu'inspire le ciel brumeux des pays septentrionaux.

Causes occasionelles. La cause prochaine de la gastralgie est l'action d'un stimulus anormal sur les nerfs gastriques : voyons donc sous quelles influences se développe cette excitation vicieuse, et recherchons par quel mécanisme elle produit les symptômes bizarres qui l'accompagnent toujours.

L'aberration de la sensibilité gastrique, indépendante de toute lésion organique appréciable (*névrose*), est presque toujours due à cette série des phénomènes de la vie qu'on appelle *moraux*. Pour se convaincre de la vérité de cette assertion, il suffit de consulter l'expérience clinique, et l'on verra combien il est rare qu'une maladie nerveuse de l'estomac se développe sous l'influence de causes purement physiques ; mais les agens moraux ne dérivent pas tous de la même source, et, relativement au point de vue sous lequel je les considère en ce moment, je les divise en deux ordres : 1° les *opérations intellectuelles ;* 2° les *passions*. Les opérations intellectuelles résultent des modifications qu'exerce le cerveau sur les impressions qu'il a perçues, *sans réaction viscérale*. A cet ordre se rattachent les perceptions relatives aux arts, aux sciences, aux études abstraites, toutes celles enfin qui ont pour objet de satisfaire le besoin d'observation naturel à l'homme. Les passions sont des phénomènes plus compliqués ; voici comme je les entends, adoptant sur ce point les belles idées de M. *Broussais :* Quand une impression, transmise au centre de relation par une surface de rapport, a frappé le cerveau, elle se réfléchit sur-le-champ sur tout l'appareil nerveux, et s'irradie avec la rapidité de l'éclair jusqu'aux dernières ramifications des nerfs encéphaliques et ganglionnaires ; si l'impression ne touche pas directement l'individu, si elle n'a aucun rapport avec ses besoins ou ses intérêts, elle ne fait éprouver aux viscères qu'une sensation inappré-

ciable et dont le cerveau n'a pas conscience, alors il n'y a pas de passion ; si, au contraire, l'impression cérébrale est du nombre de celles qui intéressent celui qui l'a reçue, comme pour un amant l'aspect de celle qu'il aime, l'approche d'un animal furieux pour l'homme sans défense, etc., etc., dans ces cas, un ou plusieurs des viscères inférieurs éprouvent une sensation plus ou moins agréable ou pénible qu'ils renvoient sur-le-champ au cerveau, et c'est alors que le phénomène *passion* se trouve produit. « Les passions, dit M. *Broussais*, se « composent de deux élémens : l'exercice de la pensée, qui appar- « tient au cerveau, et les sensations intérieures accompagnées de « mouvemens organiques, que l'individu perçoit plus ou moins dis- « tinctement dans ses viscères. » C'est donc, d'une part, dans les opérations intellectuelles et dans les facultés actives qui en dépendent, de l'autre, dans les facultés affectives ou passions, qu'il faut chercher les causes occasionelles de la maladie qui nous occupe. Parlons d'abord des premières.

L'action du cerveau, comme celle de tous les organes de l'économie, est soumise à des conditions auxquelles il ne lui est pas permis de se soustraire ; la nature lui a imposé des limites dont elle ne peut s'affranchir, sous peine de désordre et de maladie. Tant que les fonctions intellectuelles ne s'accomplissent qu'avec une activité modérée, le cerveau, en les exécutant, ne sort point de son état normal, et tous les organes avec lesquels il est en relation par des communications nerveuses ne reçoivent de lui aucune fâcheuse influence ; mais si les sens externes lui transmettent des impressions trop vives ou trop multipliées, comme il est obligé de réagir sur chacune d'elles pour les transformer en idées, qu'il combine et qu'il compare ensuite pour former des jugemens, il entre dans un état habituel de surexcitation dont le résultat est une altération quelconque de ses fonctions. D'abord la pensée s'exalte, l'imagination s'élève, et le génie de l'homme peut enfanter alors les conceptions les plus sublimes ; mais bientôt la tension de l'agent nerveux, poussée au-delà de son ressort naturel, se traduit par de graves désordres ; la raison s'altère, le jugement

se trouble, les perceptions se faussent et se confondent. *Pascal* voit à ses pieds un abîme toujours ouvert ; *Boerhaave* sent son corps se rapetisser, puis s'étendre à l'infini ; *Swammerdam* entend, au sein de ses brillans travaux (sur les vaisseaux capillaires), la voix de Dieu qui lui défend un examen si curieux de ses œuvres; et c'est ainsi que la folie est si près du faîte de l'intelligence humaine! Jusqu'ici cependant toute la scène se passe dans l'encéphale; mais, plus tard, la modification morbide, envahissant de nouveaux organes, se propage jusqu'à l'estomac au moyen des nerfs pneumo-gastriques ; arrivée aux dernières ramifications de ces cordons nerveux, aux points où ils s'anastomosent avec les filets coronaires-stomachiques des ganglions semi-lunaires, elle se communique à ceux-ci et s'étend avec eux de proche en proche à tous les viscères auxquels ils se distribuent ; et c'est alors que la digestion se trouble, que l'estomac devient douloureux, que la sécrétion de la bile se modifie, que la nutrition s'altère, etc., etc. Dans ce premier cas, l'hypochondrie est idiopathique, et la gastralgie n'est que le résultat de la lésion primitive du cerveau.

L'influence des passions s'exerce par un mécanisme directement inverse : ainsi que *Bichat* l'a démontré, ces phénomènes moraux ont leur siége dans les viscères de la vie organique, et ce sont les nerfs ganglionnaires qui sont frappés les premiers de la modification qu'ils déterminent. Cette proposition, qu'on trouve paradoxale, et qui a été l'objet de si vives attaques, me semble avoir été si clairement justifiée par celui qui l'a émise, que pour la démontrer je ne puis que renvoyer aux pages immortelles de ce grand physiologiste. Quoi qu'il en soit, les effets de ces affections de l'âme sur l'économie varient suivant leur nature. Il en est, comme le plaisir et la joie, qui, loin de troubler l'ordre régulier des fonctions, leur impriment une salutaire influence et concourent à la perfection de leur exercice ; d'autres, telles que la colère, la jalousie, le désespoir, etc., portent sur certains organes une si violente perturbation, que des désordres pathologiques sont toujours le résultat de leur action plus ou

moins prolongée. Il n'entre pas dans mon sujet de traiter de l'influence générale des passions sur l'économie, je parlerai seulement de celles que je crois capables de produire et d'entretenir les névroses de l'estomac. Toutes les passions sombres possèdent ce funeste privilége ; mais celles dont l'action est le plus constante sont, sans contredit, la tristesse habituelle, l'ennui, les craintes, les contrariétés, les inquiétudes prolongées, la nostalgie. Les affections violentes peuvent bien imprimer au système nerveux d'un ou de plusieurs organes une modification grave et subite : une vive frayeur cause la syncope, un accès de colère est suivi de jaunisse, etc. ; mais tout ce qui est violent est passager, et la gastralgie étant une maladie essentiellement chronique, elle dépend toujours de causes dont l'action dure un certain temps. La *tristesse* et l'*ennui*, voilà de toutes les affections de l'âme celles que je crois le plus propres à développer la névrose que j'étudie. Or, au milieu de ce monde, que d'événemens capables d'amener l'état moral qui se traduit par l'une ou l'autre de ces expressions ! C'est la mort d'un être chéri, la perte de la fortune, un amour malheureux, etc., etc., qui viennent jeter sur une existence cette teinte sombre de chagrin qui ne doit plus s'effacer et que suivront bientôt les altérations de la constitution physique. D'abord, la digestion se trouble, l'appétit se perd, la nutrition s'altère, la peau revêt une couleur jaunâtre, et mille autres désordres éclatent dans les fonctions organiques. Plus tard, la névrose, s'étendant le long des pneumogastriques, gagne le cerveau : les idées, l'imagination, le jugement, tous les actes de l'entendement, prennent cette tournure bizarre que tout le monde connaît, et qui est propre aux hypochondriaques. Ici, comme on le voit, les viscères internes sont le siége primitif de la maladie, et l'hypochondrie n'est que consécutive.

Il reste à expliquer pourquoi l'estomac paraît ressentir plus que tout autre viscère l'action des causes qui portent sur le système nerveux des ganglions. Je crois qu'en y réfléchissant, on peut trouver la raison de ce phénomène : en effet, supposons qu'une des passions dont j'ai parlé ait exercé son influence sur le foie : si le stimulus n'a

pas été très-violent, comme cet organe ne reçoit des nerfs pneumo-gastriques qu'un nombre de filets infiniment petit en comparaison de ceux qu'ils distribuent à l'estomac, qu'en conséquence ses relations avec la vie animale sont beaucoup moins intimes, sa sensibilité reste organique, et le cerveau ne perçoit dans la région de l'hypochondre droit qu'une sensation extrêmement obtuse ou même tout à fait nulle. Cependant l'organe a été frappé, et la modification qu'il a reçue s'annonce par le désordre de ses fonctions : la sécrétion de la bile est troublée d'une manière plus ou moins évidente. Les filets hépatiques des ganglions semi-lunaires sont donc le siége d'une névrose ; or, cette névrose, s'irradiant dans tous les sens en suivant le trajet des ramifications nerveuses, arrive à l'estomac, où elle rencontre une foule innombrable de filets appartenant à la vie animale, puisque c'est dans la trame nerveuse de cet organe que les ganglions s'anastomosent à l'infini avec les pneumo-gastriques ; c'est alors qu'il y a et qu'il doit y avoir perception soudaine d'une sensation, et que cette sensation doit être rapportée à l'épigastre. Ce que je dis du foie, je puis le dire à plus forte raison de la rate, du pancréas et peut-être de l'utérus (je dis peut-être, parce qu'entre ce dernier organe et le système cérébro-spinal il y a des communications directes et nombreuses, et que les névroses peuvent se transmettre de l'un à l'autre sans passer par l'estomac). N'est-ce pas par ce mécanisme que s'explique cette douleur, ce sentiment d'oppression qu'on éprouve au voisinage du cardia dans les affections pénibles, et qui a forcé les anciens auteurs à admettre l'existence d'un siége unique des passions auquel ils donnaient le nom de *centre* ou *foyer épigastrique ? Bichat*, qui s'est occupé de cette question, ne l'a pas résolue de cette manière ; ou, pour mieux dire, tout en reconnaissant le fait, il ne l'a pas interprété, puisqu'il s'est contenté de dire : « Il ne faut jamais considérer le lieu où nous rapportons le sentiment comme le sûr indice du lieu précis qu'occupe « l'affection, mais seulement comme un signe qu'elle se trouve là « ou dans le voisinage. » J'avoue que, dans tout ce que je viens de dire, on pourra trouver matière aux plus graves objections : j'aurais

dû, je le sais, entrer dans de longs développemens, examiner la question sous toutes ses faces, et prouver que mon explication convient à tous les cas; mais j'ai craint de trop m'écarter du but que je me suis proposé, et je me hâte de rentrer dans mon sujet.

De ce que j'ai dit sur les causes prochaines de la gastralgie, il résulte donc : 1° que, dans un certain nombre de cas, cette maladie est symptomatique d'une névrose cérébrale, et qu'alors elle dépend de l'exercice irrégulier des fonctions intellectuelles; 2° que le plus souvent elle est produite par la lésion primitive des ganglions abdominaux, et que dans ce cas elle est soumise à l'influence immédiate des passions, spécialement des passions tristes, dont l'action a duré un certain temps. Je crois que c'est dans la classe des agens moraux seulement qu'on doit chercher la source de cette affection, et que c'est à tort qu'on a accusé de la produire, soit une alimentation excitante, soit la pénurie ou la mauvaise qualité des vivres, le vin, les liqueurs, les boissons froides, les toniques, l'abus des purgatifs ou des narcotiques, etc., etc. Que ces écarts de régime aient quelquefois pour résultat la congestion inflammatoire de la muqueuse gastrique, qu'ils favorisent même la production d'une dégénérescence organique, je ne le nie pas; mais qu'ils agissent sur les propriétés vitales des nerfs de manière à donner naissance à une névrose, je ne puis le penser, et je doute qu'un seul cas de gastralgie ou d'hypochondrie ait jamais été déterminé par une cause de cette nature. Aussi M. *Louyer-Villermay*, qui leur accorde une importance exagérée, ne cite-t-il pas un seul fait en faveur de son opinion.

Il est pourtant une espèce de gastralgie qui paraît indépendante des causes que j'ai signalées : c'est celle qui reconnaît pour point de départ un état particulier de l'utérus, et qui accompagne très-souvent *la chlorose*. Je dois mentionner aussi la gastralgie *hystérique*, en exprimant le regret de ne pouvoir me livrer à une étude spéciale de la chlorose et de l'hystérie, affections que je regarde comme des névroses de l'utérus, lesquelles, après avoir envahi, en suivant les communications nerveuses, le système ganglionnaire et les organes de la

vie de nutrition, se propagent ensuite et s'étendent au système nerveux de la vie animale. L'étude attentive des symptômes et de leur mode de succession me semble justifier cette manière de voir.

Symptômes, marche, durée, terminaison.

Autant pour me conformer à l'exigence des faits que pour faciliter ma description, je diviserai les phénomènes de la maladie en trois époques; non que la gastralgie doive nécessairement parcourir trois périodes, et affecter toutes les formes que je signalerai, mais parce qu'il est bon de la suivre jusqu'au *summum* d'intensité qu'elle peut atteindre en détaillant quelques-uns des nombreux aspects qu'elle est susceptible de revêtir. Notons d'abord que la ligne de démarcation qui sépare un stade de l'autre est souvent imperceptible.

Premier degré. Quel que soit l'ordre de causes qui ait donné naissance à la gastralgie, qu'elle soit primitive ou symptomatique, voici quel est son début : l'estomac devient peu à peu le siége de sensations, d'abord plutôt incommodes et désagréables que douloureuses; les malades accusent un sentiment indéfinissable de malaise dans la région épigastrique : aujourd'hui c'est une pesanteur, demain un resserrement; un autre jour ce sera une distension, un gonflement pénible, et qui se fera surtout sentir deux heures environ après le repas; dans d'autres cas c'est un fourmillement, une espèce de frémissement intérieur, comme si un faisceau des fibres de la tunique musculeuse s'agitait d'un mouvement spontané. Plusieurs se plaignent de sentir le contact des alimens sur le tissu de l'estomac; chez quelques-uns même cette sensation occupe tout le trajet de l'œsophage, en sorte qu'il leur semble que ce qu'ils ont mangé n'est pas encore descendu et qu'ils redoutent d'ingérer la substance la plus légère, de peur qu'elle ne soit arrêtée avant d'arriver à la cavité gastrique; il en est qui portent habituellement la main entre le sternum et l'ombilic, et qui se pincent la peau de cette partie pour détourner ou diminuer par cette

petite douleur externe l'excès de sensibilité intérieure qui les fatigue et les tourmente. Ils se livrent à tous les efforts imaginables pour dégager des vents par la bouche, et s'ils réussissent ils se trouvent soulagés ; mais souvent leur peine est inutile, et ils n'obtiennent que des régurgitations de matières liquides, qui leur laissent dans la gorge un goût d'âcreté et de picotement insupportable. Quelquefois leurs sensations, au lieu d'être vagues et indéterminées, prennent un caractère qui se rapproche de la douleur ; ainsi la constriction épigastrique est tellement intense, qu'il leur semble que l'estomac tend à aller toucher la colonne vertébrale ; ils se disent serrés comme entre deux étaux, ou bien ils assurent ressentir ce que leur ferait éprouver la forte pression des deux mains appliquées au-dessous du sternum. Il est rare qu'à ce degré de la maladie l'appétit ait disparu ou seulement diminué ; cependant les malades mangent peu, persuadés qu'ils sont presque tous que les accidens auxquels ils sont en proie dérivent de l'ingestion des alimens. Ils commencent à étudier, avec l'attention la plus scrupuleuse, la nature et les propriétés des mets dont ils se nourrissent ; ils choisissent avec soin ceux qui leur paraissent plus légers, d'une plus facile digestion. Ils permettent à quelques légumes, aux viandes blanches, au laitage surtout, de paraître sur leur table, d'où ils proscrivent impitoyablement les chairs noires et succulentes, et les vins généreux. Que si pourtant il leur arrive un jour, dans un joyeux repas, entourés de convives amis du plaisir, de s'oublier jusqu'à manger de tout ce qu'on leur sert, et à boire autant et plus que tous les autres, que le reste du jour se passe au sein des rires et de la joie, ils seront tout étonnés de n'avoir pas eu la conscience de l'acte hier si pénible de leur digestion. Mais cette expérience ne leur profite jamais ; et si, le jour suivant, après s'être remis à leur ancien régime, ils éprouvent les mêmes accidens, ils ne manquent pas d'accuser le banquet de la veille des souffrances du lendemain.

De l'extension progressive de la névrose et de l'hygiène mal entendue à laquelle les gastralgiques croient devoir se soumettre, résul-

tent des troubles variés sur plusieurs points de l'économie : ainsi, privés de la dose de stimulus nécessaire à l'exercice de leurs fonctions, les organes de la digestion deviennent paresseux ; ce n'est qu'au bout d'un long temps que l'estomac convertit en chyme les alimens qu'il a reçus ; le mouvement péristaltique des intestins s'exécute avec une telle lenteur, que les malades sont tourmentés par une constipation opiniâtre ; des gaz se forment dans les intestins et annoncent leur présence par des borborygmes continuels. Le foie, participant à l'inertie générale, ne sécrète plus qu'une petite quantité de bile, comme le prouvent les excrémens, qui sont toujours grisâtres ou incolores. On ne devra pas s'étonner, après de pareils phénomènes, de voir la nutrition s'altérer et les malades maigrir ; cependant, comme ils finissent par digérer ce qu'ils mangent, le dépérissement n'est ordinairement pas considérable, et souvent même l'aspect d'une santé florissante contraste avec leurs perpétuelles lamentations. Les autres organes de la vie nutritive n'échappent pas long-temps à l'influence sympathique de la névrose de l'estomac ; et l'aberration, quelle qu'elle soit, de la sensibilité gastrique se communique bientôt, en s'irradiant, aux systèmes respiratoire et circulatoire : de là des dyspnées, des étouffemens, des palpitations, des pulsations artérielles anormales ; de là mille sensations extraordinaires, confuses, fugaces, indescriptibles, dans les cavités thoracique et abdominale ; des élancemens rapides et douloureux, des battemens tumultueux dans la région du cœur, des bouillonnemens intérieurs, un resserrement spasmodique de la poitrine, un sentiment indicible de faiblesse, une tendance insupportable aux lipothymies, des gonflemens dans les hypochondres ; quelquefois des coliques vagues, des douleurs obtuses dans la région de la rate ou du foie, une constriction incommode vers la gorge, et une infinité d'autres désordres nerveux que j'ai tant de fois entendu décrire par les malades, mais que la mémoire la plus heureuse ne saurait détailler dans toutes leurs nuances.

J'arrive à la série des accidens qui ont leur siége dans les organes de la vie de relation, et que je regarde comme sympathiques de la gas-

tralgie. Dès le début de l'affection, les idées du malade revêtent une teinte sombre et mélancolique ; son esprit, sans cesse fixé sur ses sensations gastriques, puise dans cette attention pénible un caractère de tristesse et de chagrin. Il devient rêveur ; il fuit le monde, pour étudier dans la solitude la manière dont chacune de ses fonctions s'exécute ; la moindre anomalie dans l'action d'un organe le frappe de terreur et lui fait entrevoir de longues et douloureuses maladies. Il tombe dans un invincible abattement moral, il renonce avec découragement aux projets d'avenir qui lui souriaient le plus ; il ne pense plus qu'au rétablissement de sa santé, c'est là tout son souci, c'est l'unique objet de ses méditations ; pour elle il néglige ses travaux habituels, il consulte tous les médecins, demande des conseils à toutes les commères, des drogues à tous les pharmaciens ; il lit avec avidité les ouvrages de médecine, et quand il rencontre une maladie dont il croit avoir éprouvé quelque symptôme, il l'étudie avec ardeur, il consulte l'organe qu'il prétend en être le siége, et souvent, à force de porter là son attention, il finit par y éprouver en effet quelques accidens nerveux qui le confirment dans ses craintes et lui font présager une mort prochaine. Ses facultés intellectuelles sont encore intactes, mais déjà ses discours portent le cachet de sa maladie : il pousse jusqu'au ridicule l'exagération de ses souffrances physiques et morales ; il affirme qu'il n'est plus susceptible d'éprouver une émotion de plaisir, que ses parens et ses amis lui sont devenus à charge, qu'il est le plus malheureux des hommes ; il laisse percer l'idée du suicide, quoique au fond il redoute la mort plus que tout autre.

Les femmes, toujours plus calmes et plus discrètes dans leurs souffrances, se cachent pour s'abandonner à l'expansion de leur douleur ; et quand elles sentent approcher un paroxysme de ce qu'elles appellent leurs vapeurs, elles s'isolent, se dérobent aux regards, et dans le silence de la retraite elles passent des jours entiers dans les larmes ; la nuit même leur sommeil est interrompu par des rêves qui les attendrissent, et elles se réveillent au milieu des sanglots. Chez d'autres, la névrose affecte une autre forme : quand il leur vient des accès, elles

éprouvent des crispations, des agacemens nerveux; elles deviennent impatientes, irritables; elles trouvent du plaisir et du soulagement à quereller leurs domestiques, à brusquer leurs enfans, à tourmenter tout ce qui les entoure; et, malgré leur volonté, en dépit de tous leurs efforts, ces malheureuses femmes se rendent d'un commerce insupportable.

Les organes des sens externes présentent bientôt des désordres plus ou moins graves; les malades éprouvent des sifflemens dans les oreilles; ils entendent des bruits extraordinaires, surtout lorsqu'ils sont sur le point de s'endormir; quelquefois une lumière un peu vive leur fatigue horriblement la vue; il en est qui perçoivent l'impression imaginaire d'odeurs désagréables; chez d'autres, l'odorat est tellement perverti, qu'ils se plaisent au milieu des émanations les plus infectes. La sensibilité de la peau est exaltée, diminuée ou même abolie dans quelques points: j'ai vu à l'Hôtel-Dieu, dans le service de MM. *Récamier* et *Trousseau*, une jeune gastralgique que rien ne tourmentait autant qu'un sentiment de chaleur et de cuisson qu'elle éprouvait à la partie supérieure des cuisses, avec une réfrigération insupportable des jambes et des pieds; la main, appliquée sur ces différentes parties, ne permettait pas de percevoir la moindre différence de température. M. *Barras* dit qu'à une certaine époque de sa maladie on lui aurait piqué, coupé, et déchiré certaines parties de la peau sans lui faire éprouver la moindre sensation désagréable.

Les gastralgies *hystérique* et *chlorotique* s'accompagnent des symptômes propres aux maladies dont elles dépendent, et dont il n'est pas de mon sujet de tracer l'histoire.

Deuxième degré. Le plus souvent la maladie, parvenue à la fin de la première période, ne fait plus de nouveaux progrès: les malades éprouvent successivement à peu près tous les accidens que j'ai décrits; mais comme l'affection leur accorde de temps à autre de longues intermittences, leur vie se passe dans une alternative de malaise et de santé, de calme et d'inquiétude, à laquelle ils finissent par s'accoutu-

mer. Mais il n'en est pas toujours ainsi, et quand l'action des causes persévère, lors surtout que trop confiant dans les préceptes de la doctrine physiologique, le malade s'astreint à un régime débilitant, les symptômes s'aggravent et prennent de jour en jour un caractère plus alarmant. L'épigastre est le siége de douleurs vives ; le malade est en proie à des coliques, à des crampes d'estomac qui reviennent par accès ; l'appétit se perd, la langue se couvre d'un enduit muqueux ; les digestions sont lentes, pénibles, accompagnées d'éructations acides ; des vomissemens surviennent après le repas, formés de matières muqueuses d'abord, et plus tard d'une consistance molle et de couleur noirâtre ; une constipation toujours plus opiniâtre le tourmente, il a le ventre sans cesse ballonné par des vents ; il maigrit sensiblement, son teint est jaune, hâve et flétri. Les désordres sympathiques s'accroissent : les hypochondres s'engorgent, le foie et la rate sont le siége d'élancemens douloureux ; l'oppression, le resserrement thoracique deviennent insupportables, et font craindre la suffocation ; les palpitations prennent une intensité effrayante ; le sang, poussé plus violemment à la tête, cause des étourdissemens, des vertiges ; les artères, et particulièrement le tronc cœliaque, offrent des battemens insolites.

Du côté du cerveau, le jugement du malade, ordinairement juste sur tout le reste, se fausse évidemment toutes les fois qu'il parle de son état ; c'est alors une monomanie ; la singularité de tout ce qu'il éprouve lui fait admettre des explications si ridicules, qu'on le traite de fou, de visionnaire. Je ne tracerai pas le tableau de toutes les extravagances auxquelles se livrent ces infortunés : l'un compte les grains d'orge qu'il met dans sa tisane, et tremble sur les effets de l'infusion la plus bénigne ; l'autre examine avec la curiosité la plus inquiète tout ce qu'il expectore, et tire de l'aspect de ses crachats des inductions à perte de vue ; celui-ci conserve précieusement ses urines, les compare chaque matin ; et si un jour il y trouve un nuage, un sédiment imperceptible, il croit avoir découvert le mystère de sa maladie. La sensibilité générale continuant de s'exalter, le malade reçoit de tout ce qui l'entoure de pénibles impressions ; la moindre variation dans la

température ou dans l'état électrique de l'atmosphère devient pour lui une source de malaise ; le froid ou la chaleur humide, le vent d'ouest, l'approche d'un orage, sont le point de départ d'un paroxysme et la cause de nouvelles souffrances.

Troisième degré. Dans les cas, heureusement fort rares, où la maladie franchit cette période, voici en abrégé les phénomènes qu'elle présente. Les accidens que j'ai signalés du côté des organes intérieurs persistent avec plus ou moins d'intensité; mais ceux qui ont leur siége dans le système nerveux de la vie animale, spécialement dans le cerveau, prennent toujours une funeste prédominance, et la *cérébropathie* (*Georget*), de secondaire qu'elle était, devient l'affection principale. C'est alors que l'intelligence s'égare, que le jugement se déprave, et que la raison paraît sur plusieurs points complètement abolie ; c'est alors que vous entendez tel malade vous affirmer qu'il a les jambes de verre, tel autre qu'il est si léger qu'il craint d'être emporté par le vent ; celui-ci qu'il n'a plus de tête, celui-là que son corps renferme d'immenses amas d'eaux capables d'inonder un pays s'il se permettait d'uriner. *Brown* parle d'un hypochondriaque qui se croyait mort, et qui invitait ses amis à son enterrement. *Cabanis* en a vu qui croyaient avoir le nez d'une grandeur excessive, et qui certifiaient qu'ils le sentaient grossir d'une manière distincte. Enfin il n'est pas d'illusion si bizarre, d'hallucination si étrange, de vision si ridicule, que l'histoire des hypochondriaques n'en fournisse quelque exemple.

Un caractère que je ne dois pas oublier de signaler, parce qu'il me paraît presque pathognomonique de l'affection à tous ses degrés, c'est l'intermittence des symptômes, leur extrême mobilité, la promptitude avec laquelle les malades passent de l'état le plus pénible à celui du calme, du bien-être, de la plus entière quiétude.

Rien n'est plus variable que la durée des maladies nerveuses de l'estomac : ordinairement les individus qui, après avoir été pendant un plus ou moins long temps soumis aux causes qui les déterminent,

viennent à en éprouver quelque atteinte, conservent toute leur vie une singulière disposition à de nouveaux accès; cependant si, par des efforts constans et habilement dirigés, ils sont assez heureux pour se soustraire à l'influence des passions tristes qui les dominaient, et s'ils suivent d'ailleurs un régime diététique convenable, on peut leur faire espérer une guérison parfaite. Quant à la terminaison, elle est rarement funeste; et si le mal n'est pas porté à un très-haut degré, il n'est point incompatible avec une longévité fort avancée : je connais beaucoup de vieillards qui depuis leur enfance souffrent de l'estomac, et qui ne se sont jamais alités. Il est même digne de remarque que les gastralgiques sont moins exposés que les autres aux maladies aiguës; et dans la dernière épidémie de choléra-morbus on a observé que, malgré leur état habituel d'inquiétude et de consternation, ils ont échappé presque tous aux coups du fléau. *Hypochondriaci à morbis contagiosis et epidemicis rariùs corripiuntur.* (Reil.) Cependant, il faut le dire, il n'est pas sans exemple que les désordres dans l'action nerveuse des ganglions deviennent assez profonds pour entraîner dans les tissus auxquels ils se distribuent les plus graves altérations. Alors les organes abdominaux ou thoraciques, mais surtout les premiers, s'enflamment sourdement; ils deviennent le siége d'obstructions, de cancers, de dégénérescences tuberculeuses ou mélaniques; l'appétit se perd, l'estomac ne digère plus qu'avec une extrême difficulté, la nutrition se fait mal, les malades maigrissent, leur peau devient jaune et terreuse, ils tombent dans un complet anéantissement moral; enfin une fièvre lente s'allume, qui les consume et les conduit au tombeau.

Il est encore un mode de terminaison de la gastralgie : c'est sa conversion en une autre affection. Je ne crois pas, en effet, que cette névrose puisse exister simultanément avec la phlegmasie aiguë de quelque viscère important; mais ordinairement elle revient après la disparition de la maladie incidente.

Diagnostic.

Les affections avec lesquelles on a le plus souvent confondu les névroses gastriques sont la gastrite chronique et le cancer de l'estomac : comme des erreurs de ce genre exercent toujours sur le mode de traitement une influence fatale, il est bon de jeter un coup-d'œil comparatif sur les symptômes de ces différentes maladies. La mobilité, le vague des sensations, la variété et l'inconstance des douleurs, la brusque interruption et la réapparition soudaine des accidens après une émotion morale, la rapidité avec laquelle les souffrances de l'estomac retentissent au cerveau et s'y traduisent par l'altération des facultés mentales, l'apyrexie, la conservation de l'appétit, la persistance des forces, l'absence d'une soif vive, l'insensibilité de l'épigastre à la pression, la rareté des vomissemens, l'exacerbation des accidens par la diète et les délayans, leur diminution sous l'influence des toniques, enfin le mode de terminaison, si rarement funeste, tels sont en abrégé les caractères spéciaux des gastralgies, caractères qui établissent entre les névroses de l'estomac, d'une part, et les phlegmasies chroniques et les cancers, d'une autre part, des différences si tranchées, qu'une erreur de diagnostic ne pourrait être que le résultat de l'inattention et de la légèreté. L'absence complète des symptômes gastriques et l'intégrité des fonctions intérieures ne permettant pas de confondre les névroses du cerveau (manie, démence, mélancolie, folie) avec les maladies nerveuses de l'estomac, je ne chercherai pas ailleurs d'autres caractères distinctifs.

Traitement.

Quand on reporte sa pensée sur l'étude des causes qui ont développé la maladie dont je viens d'esquisser l'histoire, on est d'abord frappé de l'idée que c'est en dehors de la matière médicale qu'il faut chercher les moyens propres à en combattre les effets, et qu'il serait dérisoire de demander à l'officine des pharmaciens des remèdes

contre une affection dont l'altération des facultés mentales est le point de départ. Cependant, si on réfléchit aux connexions intimes qui unissent les organes à la pensée, les viscères intérieurs aux actes intellectuels et aux passions, et qui font un seul homme de l'homme physique et de l'homme moral, on ne tarde pas à se convaincre que si une aberration des phénomènes moraux a pu porter le trouble dans l'exercice des fonctions intérieures, il est possible que les agens qui modifieront celles-ci ne soient pas sans effet sur ceux-là. C'est donc à une double source que le médecin ira puiser ses indications thérapeutiques; c'est à la médecine morale en même temps qu'à la médecine physique qu'il demandera des secours contre une maladie dont le corps et l'âme ressentent tous deux la funeste influence.

La *médecine physique* comprend particulièrement *l'hygiène* et *la thérapeutique*. Parmi les ressources que présente l'hygiène, l'alimentation tonique doit occuper le premier rang. Je ne sache en effet rien de plus contraire à la guérison des névroses de l'estomac que la diète et les boissons délayantes ; et une fatale expérience dont les partisans d'une certaine doctrine devraient commencer à se lasser, ne justifie que trop cette proposition. Si donc la maladie n'a pas encore fait de tels progrès que l'estomac se refuse à recevoir les alimens, ou les rejette presque aussitôt après leur ingestion ; si la langue n'est pas rouge et sèche, si l'épigastre n'est que peu sensible à la pression, ne craignez pas de conseiller un régime fortifiant, des bouillons consommés, des herbes au gras d'abord, puis des chairs blanches rôties, enfin des viandes faites, du bœuf, du mouton, du gibier, des volailles, et surtout l'usage d'un vin généreux, dont vous augmenterez graduellement la quantité. Ne refusez au malade aucun des mets que son estomac appète, et soyez sûr qu'ils seront facilement digérés : s'il s'aperçoit que le café n'aggrave pas ses accidens, permettez qu'il en use à dose modérée; je connais plusieurs gastralgiques qui sont redevables à cette liqueur bienfaisante de l'amélioration de leur état : enfin ayez toujours présent à l'esprit cet aphorisme de

Sauvages : *Huic morbo sanando prosunt quæ corpus roborant.* Défendez à votre malade de se livrer au travail immédiatement après le repas ; qu'il fasse de longues promenades à pied, à cheval ou en voiture ; qu'il prenne le plus qu'il pourra d'exercice musculaire, en ayant soin toutefois d'éviter la fatigue, laquelle débilite toute l'économie, et l'estomac en particulier ; qu'il recherche les distractions, qu'il fuie la solitude, qu'il s'efforce de négliger un peu l'examen de ses fonctions physiologiques ; qu'il évite comme la peste la lecture des livres de médecine ; qu'il se garde bien surtout de fréquenter les hypochondriaques, mais qu'il s'entoure de la société de personnes enjouées ; enfin qu'il applique tous les efforts de la volonté la plus constante à se distraire des idées qui l'occupent, à ne plus s'inquiéter des innombrables sensations qui le tourmentent, et vous pourrez lui faire espérer de revenir au bien-être et à la santé, qu'il a perdus.

Dans les affections nerveuses de l'estomac, la thérapeutique s'applique moins à la maladie elle-même qu'à chacun de ses symptômes. Ainsi, contre les douleurs de l'estomac, j'ai vu employer avec succès le sous-nitrate de bismuth à la dose de xxv à xxxvj grains par jour On combat la constipation par de doux laxatifs, la dyspepsie par les médicamens toniques administrés à petite dose ; quelques grains d'aloès ou de rhubarbe avant le repas disposent l'estomac à une plus facile digestion. On peut corriger les aigreurs de l'estomac en prenant de la magnésie ou des pilules savonneuses ; on relève le ton de cet organe par l'emploi méthodique des amers, seuls ou combinés avec les astringens et les ferrugineux. L'eau de menthe, l'eau d'anis, et en général les stimulans légers, débarrassent souvent les malades de la flatulence qui les tourmente. Les antispasmodiques sont assez souvent indiqués ; ainsi, dans les oppressions, dans les accès d'étouffemens, l'éther soulage ordinairement les malades ; aux palpitations on oppose quelquefois avec succès la digitale et ses préparations. Quand la sensibilité générale est poussée à un état extrême d'excitation, on emploie utilement les bains frais et les affusions d'eau froide. En général on devra

se méfier des narcotiques, et n'y recourir que dans le cas où la douleur serait le phénomène principal de la maladie. Si les sensations épigastriques deviennent par trop incommodes, on pourra essayer d'appeler la sensibilité sur un autre point au moyen d'un vésicatoire volant; enfin, les nuances infinies dont se revêt l'affection nécessiteront dans le traitement de nombreuses variations.

On a beaucoup vanté les succès des eaux minérales ferrugineuses dans la curation des névroses de l'estomac; mais je crois que l'agrément, l'exercice, les distractions, les voyages qu'entraîne ordinairement l'usage de ces eaux sont pour beaucoup dans les merveilles qu'on raconte de leur efficacité : cependant il est possible que les substances toniques et salines qu'elles contiennent remédient à la maladie en favorisant les excrétions, et en combattant l'atonie de l'estomac et des intestins.

Médecine morale. C'est dans l'application de la médecine morale au traitement des maladies qui font l'objet de cette dissertation que le rôle du médecin s'agrandit ; renonçant au matériel de son art, et négligeant pour un instant la longue et souvent inutile série des drogues et des formules pharmaceutiques, il s'élève jusqu'à la sphère sublime de l'intelligence, et s'adresse aux facultés les plus nobles de l'organisation humaine. Descendre dans le cœur de son malade, en dérouler les replis les plus secrets; étudier ses sensations, ses pensées, son caractère, ses passions; plonger les regards dans sa vie passée pour y découvrir la source de ses douleurs présentes, puis réunir et combiner mille efforts, pour rappeler au bonheur celui que la nature avait organisé pour la souffrance, ou dont l'existence avait été flétrie par les événemens de ce monde; calmer l'ardeur dévorante de celui qui, consumé par l'amour de la science, détruit sa santé dans les veilles; employer tous les conseils d'une insinuante persuasion pour détourner son esprit des méditations qui l'obsèdent ; à l'infortuné dont l'âme a été brisée par les passions, et qui désormais ne voit

plus dans la vie que malheur et désespoir, faire entendre la voix d'une douce et consolante philosophie, lui montrer dans l'avenir une lueur d'espérance, devenir son ami, le confident de ses peines : telle est une partie des devoirs du médecin, telle est la haute mission que sa conscience et l'humanité lui imposent.

PROPOSITIONS DE MÉDECINE.

I.

On a exagéré sans doute la médecine humorale, mais elle a des fondemens réels ; et, dans une foule de cas, on ne peut disconvenir que tout doit se rapporter aux vices des humeurs. (*Bichat.*)

II.

L'anatomie pathologique est sans contredit une des plus belles conquêtes de la science moderne ; si, jusqu'à ce jour, elle a plutôt nui à la médecine qu'elle n'a favorisé ses progrès, il faut s'en prendre à ses partisans exagérés, qui s'obstinent à exiger d'elle plus qu'elle ne peut donner, et qui veulent que le scalpel leur montre le siége de toutes les maladies.

III.

Les chagrins long-temps prolongés exercent la plus funeste influence sur le développement et la marche de la phthisie pulmonaire.

IV.

Chez beaucoup de jeunes garçons, l'épistaxis constitue une hémorrhagie périodique, dont la brusque cessation entraîne des accidens analogues à ceux de l'aménorrhée chez les femmes.

V.

On rencontre dans la pratique un très-grand nombre de dyspnées qui existent indépendamment de toute lésion organique appréciable.

FIN.